

PAUL.—Le choix que vous venez de faire du sujet à traiter fait preuve de votre intelligence, et aussi du parti pris par vous de faire une guerre à mort aux anciens usages en tout ce qu'ils ont de condamnable. Avec un aussi bon vouloir, vous vaincrez toutes les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de l'agriculture et vous ferez des cultivateurs modèles.

Maintenant disons un mot de l'apparence de la moisson. Que vous promettent vos prairies et vos champs de céréales ?

BAPTISTE.—Ne m'en parlez pas ; la sécheresse a ruiné ma prairie et je n'aurai pas le quart de la quantité de foin que j'ai eu l'an dernier dans la même étendue de terrain. Et ce n'est pas seulement chez moi que le foin manque, mais partout dans les environs. On dit bien que les paroisses d'en haut et d'en bas ont plus de foin, mais le bien des autres ne m'enrichit pas. Partout on entend les gens se plaindre et se lamenter. Je ne vois qu'une seule exception et vous la connaissez mieux que tout autre.

PAUL.—D'abord je dois vous dire qu'on a tort de se plaindre, car Dieu nous donne toujours plus qu'on ne mérite ; ensuite au lieu de passer son temps à se lamenter on ferait bien mieux de prendre les moyens de détourner les effets de la sécheresse. Tant qu'on conservera le système de culture en usage aujourd'hui dans nos campagnes, on aura à se plaindre, tantôt de la sécheresse, tantôt des pluies trop prolongées, etc., etc. Vous avez signalé mon champ comme faisant exception à la règle générale : tous les cultivateurs auraient des prairies aussi riches que la mienne s'ils avaient traité leur terre comme j'ai traité la mienne. Comme vous le savez, depuis plusieurs années déjà, mes champs sont améliorés par un labour profond, par des engrais variés et abondants et par le drainage. Voilà le secret de la différence qui existe entre nos prairies. Faites comme moi et vous conserverez la fraîcheur à vos terres même dans les grandes sécheresses.

Tout en vous plaignant voici le conseil que j'ai à vous donner. Vous avez peu de foin, il faut donc n'en rien perdre, mettre tout à profit. Eh ! bien, pour mettre tout à profit voilà ce qu'il vous faut observer strictement : n'attendez pas pour faucher votre foin qu'il soit complètement mûr. De plus, quand il est abattu, laissez-le exposé à l'air et au soleil le moins que vous pourrez. Quand il est clair et en petite quantité vous y gagnerez à le laisser en aubaines le premier jour de sa coupe et à ne l'étendre que le second jour après la chute de la rosée, et pour quatre à cinq heures seulement.

Quand après avoir fauché une certaine quantité de foin, vous apercevez l'orage qui se prépare, suivez alors le conseil du dernier numéro de la *Gazette* :—Entrez votre foin, salez-le et attendez le beau temps pour le faire sécher ; ou si vous ne pouvez le rentrer mettez-le en mulon. Ayez un soin particulier du trèfle. Prenez garde que la pluie et une trop longue exposition au soleil ne le dépouillent de ses fleurs desséchées, et ne fasse de la tige une substance sèche et sans saveur ; car alors il perdrait une grande partie de ses qualités nutritives.

PIERRE.—Jusqu'à présent j'ai toujours cru que le foin parfaitement mûr et desséché par une exposition de trois jours à

un soleil ardent était plus recommandable ; cependant j'ai remarqué que votre pratique différait de la nôtre et qu'avec la même quantité de foin vous nourrissez un plus grand nombre d'animaux que nous. Cette année je serai plus sage et de plus si je puis me procurer un *coupe-paille*, je bacherai tout mon foin, car je m'aperçois que c'est le moyen de n'en point perdre un brin et de le rendre plus profitable.

PAUL.—Je vois que vous êtes décidé à tout faire pour mettre à profit le peu que la Providence vous a ménagé ; avec de semblables dispositions, n'en doutez pas, avec la moitié moins de fourrage vous nourrirez aussi bien et même mieux le même nombre d'animaux que l'an dernier.

Maintenant êtes-vous satisfaits de l'apparence des céréales, croyez-vous que la récolte sera suffisamment abondante ?

BAPTISTE.—La sécheresse nous a menacé pendant un mois et plus d'une disette à nous casser les dents, et de toutes parts nous entendions ce cri désespérant : " Nous allons tous mourir de faim l'hiver prochain ; nos grains ne vaudront pas la peine d'être coupés." Mais le bon Dieu l'a éloignée à temps, et aujourd'hui nous sommes pleins d'espérance.

PAUL.—Voilà encore une preuve que l'homme ne sait jamais ce qui lui convient ; il se lamente à l'apparence du danger, il craint la famine quand l'abondance est à sa porte. Aujourd'hui déterminons-nous donc à toujours espérer de la libéralité de notre père céleste : et soyons persuadés que ses dons seront toujours plus abondants que nos mérites.

PIERRE.—Chacune de vos paroles va à nos cœurs, et change le plus mauvais vouloir. Comme vous, nous améliorons nos champs, nous prendrons les moyens d'éviter les effets désastreux de l'humidité et de la sécheresse. Maintenant voulez-vous nous dire comment nous devons faire nos récoltes ?

PAUL.—Mes bons voisins, lorsque vous entrez dans vos champs pour y moissonner, voici quel doit être votre but : votre travail doit se faire de manière à obtenir le grain le plus parfait et rendant la plus grande quantité de farine ; la paille la plus belle, la plus substantielle comme fourrage, la plus abondante possible pour servir de litière à vos animaux. Ce but est-il toujours atteint ? Vous le savez, le plus souvent il ne l'est pas. Quelle en est la cause ! elle est évidente pour tout observateur intelligent. On coupe, en général, les blés trop mûrs. Faites-en l'expérience et vous reconnaîtrez sans peine que le grain coupé huit à dix jours avant sa parfaite maturité, est plus gros, contient moins de son, est moins vitreux, risque moins de s'égrener, donne en un mot une meilleure farine et en plus grande quantité. Ainsi tous ceux qui coupent leurs grains le plus tard possible dans le but d'obtenir une meilleure farine se trompent donc grossièrement.

BAPTISTE.—Je voulais vous demander quelle est l'époque exacte à laquelle nous devons moissonner, mais il se fait tard et ce serait abuser de votre indulgence que de pousser plus loin nos investigations. Nous continuerons ce sujet à notre première entrevue.

(A continuer.)